

De l'impossibilité de se convertir honnêtement au protestantisme?

Antoine Duclos, le père de l'historien connu de nos lecteurs, s'est converti au protestantisme en 1840-1841 alors qu'il habitait Saint-Pie-de-Bagot. Cent ans plus tard, son parent, le trappiste d'Oka, Joseph-Ernest-Émile Duclos, petit-fils de Marcellin Duclos, nous livre dans une généalogie manuscrite produite en 1938 sous le titre « Archives de famille » son point de vue intégriste catholique qui ne doute pas une seconde de son analyse peu rigoureuse et de ses préjugés. Cela donne froid dans le dos, mais nous montre aussi le chemin parcouru depuis la Révolution tranquille. (Nous le donnons tel quel, sans en avoir indiqué toutes les erreurs orthographiques.)

[...] Cependant, comme la semence de l'évangile tombée sur un terrain pierreux se dessèche n'ayant point de racines pour puiser l'humidité, Antoine ne répondit point aux espérances formées sur son berceau, et finit même par renier le credo de ses ancêtres.

Fut-il de bonne foi en passant au protestantisme? Il serait absurde de le penser. Comment put-il être dans l'ignorance invincible au sujet de la véritable Église, celui qui a été instruit et élevé dans son sein et qui l'abandonne par pure malice; celui qui vend son âme pour une bouchée de pain, qui en trafique dans le but de vivre plus librement. Non, il est impossible qu'un Catholique se fasse Protestant dans un



but honnête, car ce serait admettre que l'on peut commettre un énorme péché dans un but honnête.

Antoine mourut impénitent le 20 juin 1875. Que penser de son salut? L'église [sic] nous enseigne qu'il est certain d'une certitude de foi que tous les Catholiques qui se font Protestants sont damnés. Excepté pourtant le cas d'un repentir accompagné de l'abjuration des erreurs protestantes. En dehors de ce cas, les Catholiques apostats se damnent irrémisiblement pour toute éternité.

Puissent les descendants d'Antoine reconnaître l'erreur de leur aïeul et revenir dans la route perdue. Pour cela, il ne suffit pas de lever les yeux et de crier : « Seigneur! » mais il faut prendre le chemin que le Seigneur a tracé, et

qu'il a parcouru lui-même pour nous l'apprendre, parce qu'Il est la Voie, la Vérité et la Vie; et que, sans lui, hommes et guides, passagers et pilotes, s'en vont aux abîmes, s'y perdent et ne se retrouvent plus [p. 57-58].

Et plus loin :

C'est en 1843 [sic] qu'Antoine renia la foi de nos ancêtres pour se faire protestant. Quel fut le véritable motif qui le détermina à embrasser la religion du pur évangile? Je l'ignore. Serait-ce l'orgueil? Car de tout temps on a rencontré [sic] de ces grammairiens bouffis de vanité, avides de gloire et impatientes de tout frein, qui, malgré le vide de leur cerveau, veulent faire les théologiens.

Ne serait-ce pas plutôt l'intérêt des passions? Car on n'a jamais vu un catholique se faire protestant pour devenir meilleur, mais bien plutôt pour vivre avec plus de liberté. Les protestants avouent eux-mêmes que lorsque le Pape sarcle son jardin, il jette par-dessus le mur, sur leur terrain, toutes les mauvaises herbes, c'est-à-dire, qu'ils ne parviennent à recruter que des gens de mauvaise vie. D'ailleurs, les têtes malades ne sont le plus souvent que des consciences malades; le vrai motif des apostasies n'est pas l'obscurité mystérieuse de notre foi, mais l'obligation de la morale chrétienne.

Sans doute, Augustin Cochin¹ savait ce qu'il disait quand il écrivait ces lignes : « Ne prononcez pas au sujet de ces transfuges le mot austère, car ils

ne replient leurs ailes que pour poser leur pattes à terre. Cherchez la place du microbe néfaste. Ce n'est pas dans la tête, dans le cerveau, que vous le trouverez; c'est dans la conscience, dans le cœur, dans les sens : il est là ».

Enfin, on peut toujours se demander si cette apostasie ne serait pas due à cette puissante cause que l'on appelle le scandale de la vie qui, en faisant périr en nous la foi humaine, y met la foi divine dans un péril égal. Pourquoi, s'écrie Mgr. Baunard², les illusions de la jeunesse ne durent-elles pas toujours? Pourquoi l'âge ne dure-t-il pas où l'on croit naïvement que nos frères sont bons lorsqu'ils en ont l'air, que les consciences sont droites, que les âmes n'ont point de masque, les visages point de fard, et que tout homme est ce juste qui ne se sert de la parole que pour la pensée, et de la pensée que pour la vérité et la vertu? » Malheur à ceux qui ruinent les illusions vertueuses de ceux qui eussent peut-être gardé toute leur vie cette innocence de l'esprit

qui n'est pas moins belle que l'innocence du cœur! Malheurs qui forcent l'homme à douter de l'homme, car ils l'amèneront peut-être un jour à douter de Dieu! Le jour des tristes révélations vient infailliblement; lorsque, admis au foyer de ce théâtre du monde, on en a vu l'intrigue, les racines et les masques, la fourberie maîtresse sous le nom de prudence, l'hypocrisie cachée sous le voile de la vertu, la trahison enfonçant sa griffe dans le cœur sous l'étreinte de l'amitié; alors s'est faite dans l'âme une révélation qui l'a retournée de fond en comble : « J'ai été trompé! » s'écrie-t-elle d'abord dans une vive douleur suivie d'abattement. Mais bientôt sa fierté se raidit contre sa souffrance, et c'est alors que se justifie le mot de Champfort [sic] : « Il faut qu'à trente ans le cœur se brise ou se bronze ».

Celui d'Antoine se bronza dans une rupture brutale de toutes ses relations sociales et familiales, de tout son passé qui comprend et les choses de la terre et les choses du ciel, les choses de la

vie et celles de l'éternité. Il avait alors trente-quatre ans. Sa naissance avait été un jour de joie pour ses parents, mais sa vie leur fit verser bien des larmes, et peut-être regretter d'être les auteurs de ses jours [p. 100-102].

L'auteur multiplie ensuite les épithètes dépréciatives dans sa narration en parlant d'Antoine, de Louis Roussy et de Cyrille-Octave Côte. Il ridiculise la nomination d'Antoine comme instituteur suppléant à l'école de Saint-Pie en 1841 alors que s'il avait lu avec attention les actes auxquels il se réfère, il aurait vu que depuis 1835, Antoine donne « instituteur » comme profession (et « précepteur » au moment de l'achat de la terre de Saint-Pie) et non « menuisier » comme ce fut le cas au moment de son mariage. Le reste à l'avenant.

Jean-Louis Lalonde

1. Historien et sociologue français très conservateur (1876-1916), catholique et royaliste au cœur d'une France républicaine et laïque.

2. M^{sr} Louis Baunard (1828-1919) a été recteur de l'université catholique de Lille et a écrit de multiples ouvrages d'histoire religieuse.

Jean-Philippe Boucher-Belleville (1800-1875)

L'article que nous vous présentons sur Boucher-Belleville, converti au protestantisme, est hybride. Il livre d'abord l'excellente biographie qu'on trouve dans le Dictionnaire biographique du Canada en ligne. À le lire, rien ne nous laisse cependant deviner que Boucher-Belleville ait pu devenir baptiste. C'est donc cet élément complémentaire que nous voudrions y insérer. Nos corrections ou ajouts sont entre crochets et en italiques.

JLL

BOUCHER-BELLEVILLE, JEAN-BAPTISTE, dit Jean-Philippe, instituteur, propriétaire et rédacteur de journaux, patriote, fonctionnaire et linguiste, né à Québec le 8 septembre 1800, fils de Pierre Boucher-Belleville et de Louise Belleau, décédé à Saint-Michel-de-Napierville, Québec, en 1874 [correction : en 1875].

Boucher-Belleville, qui signait « J.-Philippe », fit ses études classiques au collège de Montréal de 1814 à 1825, et fut d'abord instituteur à Saint-Charles-sur-Richelieu avec Siméon Marchessault. Il publia à Montréal, en

1831, *Les Principes de la langue française, en deux parties, suivis des règles de la versification française*, qui connut plusieurs éditions, et, en 1832, *Les Principes de la langue latine, en deux parties, suivis des règles de la versification latine*¹. Il aborda ensuite le journalisme et écrivit de nombreux articles, sur des sujets relatifs à la religion, à la politique et à l'agriculture, dans les journaux de Montréal.

En 1835 ou en 1836, Boucher-Belleville devint propriétaire et rédacteur en chef de *L'Écho du Pays* (Saint-Charles-sur-Richelieu), hebdomadaire politique favorable au parti patriote, fondé par Pierre-Dominique Debartzch en 1833 et rédigé d'abord par l'avocat Alfred-Xavier Rambau. Le journal consacra de nombreux articles à l'éducation primaire et aux débats de la chambre d'Assemblée et du Conseil législatif. Boucher-Belleville publia le dernier numéro en juin 1836. Il lança



aussitôt un autre périodique, *Le Glaneur*, qui eut une existence éphémère (décembre 1836 – septembre 1837). Ce fut un journal littéraire, d'agriculture et d'industrie qui s'efforça de poursuivre l'œuvre de *L'Écho du Pays* en mettant l'accent, toutefois, sur l'agriculture. Boucher-Belleville attribuait le marasme de l'agriculture bas-canadienne aux méthodes routinières des Canadiens français. Sous le pseudonyme de « Jean-Paul Laboureur », il publia des articles sur les techniques agricoles modernes, sur les labours, sur l'utilisation de la potasse, sur le rôle de l'assolement. Il adapta même à l'agriculture un ouvrage du docteur Jean-Baptiste Meilleur, le *Cours abrégé de leçons de chimie* [...], paru à Montréal en 1833, et il en donna des extraits dans son journal.

Au cours de la décennie de 1830, Boucher-Belleville correspondait assez régulièrement avec Ludger Duvernay.

Dans une lettre du 11 avril 1834 il déclarait « qu'il n'y a rien à attendre des prêtres, que c'est une caste privilégiée comme la gent ministérielle ». Le 4 avril 1835, il s'opposa à l'envoi de Louis-Joseph Papineau en Angleterre, pour y défendre les demandes de la chambre d'Assemblée, parce que personne, pensait-il, ne pouvait le remplacer au pays.

Boucher-Belleville fut pris dans le tourbillon des troubles de 1837-1838. Le 22 novembre 1837, Papineau présida l'assemblée de Saint-Charles où il choisit des officiers pour la défense du pays: Boucher-Belleville fut nommé quartier-maître. À la suite de la défaite, il fut fait prisonnier le 7 décembre. Le 28 février 1838, il écrivit de Laprairie à Duvernay pour lui dire qu'il était sorti de prison ruiné et que personne, dans la vallée du Richelieu, n'avait consenti à l'aider.

[Il a raconté dans le Journal d'un patriote, paru en 1992 chez Guérin, comment s'étaient déroulés les affrontements de Saint-Denis et son arrestation à l'Île-aux-Noix suivie son incarcération à Montréal. Gilles Boileau, dans un article en ligne, cite son journal à plusieurs reprises dans « La plainte des Frères chasseurs » qui relate ses déboires comme ceux de ses compagnons d'armes. C'est ici que s'insère sa première lecture de la Bible. Un colporteur, peut-être Pliny V. Hibbard qui, on le sait, a rejoint les Patriotes dans l'édifice Au-pied-du-courant, ou des amis anglophones selon les versions, lui ont laissé une Bible. Il l'avait alors rejetée comme un assemblage de légendes, mais ce n'était que partie remise. JLL]

Le 15 janvier 1839 paraîtra le premier numéro de *L'Aurore des Canadas* (Montréal), journal politique, littéraire et commercial fondé par François Cinq-Mars et dont Boucher-Belleville fut le premier rédacteur, vraisemblablement jusqu'en 1845. Le journal s'efforça de trouver un terrain d'entente entre les Canadiens français et les gouverneurs, d'accentuer la compréhension entre les deux races et de défendre le clergé catholique. Cette dernière attitude scandalisa le docteur Antoine-Pierre-Louis Consigny qui écrivit à Duvernay: Boucher-Belleville « n'a jamais été l'ami aveugle des prêtres et pourtant il prend maintenant leur

défense!». Boucher-Belleville affirmait, en effet, dans une lettre du 3 août 1841 à Ludger Duvernay, « que la religion est nécessaire à la masse du peuple, que les prêtres ont mal agi en 1837, mais qu'ils en sont revenus, bref que le clergé est puissant ».

Vers 1850, Jean-Philippe Boucher-Belleville fut secrétaire du département d'Éducation, à Montréal. Le docteur Jean-Baptiste Meilleur précise, dans son *Mémorial de l'éducation du Bas-Canada*, qu'à partir de 1846, il put avoir un secrétaire et un clerc dont la principale occupation était de tenir les comptes et les livres, d'analyser les divers documents, de les coter, de les porter à l'index; l'un des deux commis était copiste du bureau de l'Éducation. On ignore combien de temps Boucher-Belleville demeura à ce poste. Ce fut sans doute à cette époque qu'il publia son *Dictionnaire des barbarismes et des solécismes* [...] (1855). *[C'est ici que devraient s'insérer nos notes sur les vingt dernières années de sa vie. On les trouvera juste un peu plus bas.]*

Jean-Philippe Boucher-Belleville avait épousé à Terrebonne, en 1835, Marguerite Porlier, fille de Jacques Porlier, voyageur, dont il eut une fille qui mourut avec sa mère en 1841. Boucher-Belleville était le neveu de Jean-Baptiste Boucher-Belleville, curé de Laprairie de 1792 à 1839. Celui-ci publia un recueil de cantiques et un *Manuel abrégé de controverse*.

Louis-Philippe Audet

Pour les références bibliographiques, on se reportera à la fin de l'article.

Les vingt dernières années de sa vie et sa conversion

Dès les années 1850, après avoir s'être retiré de la vie publique pour raison de santé et vivant sur une terre à Saint-Michel-Archange (Saint-Michel-de-Napierville), qu'on appelait La Pigeonnière du nom du bureau de poste ou encore Saint-Rémi, il vint en contact avec des colporteurs baptistes de Grande-Ligne. Alphonse de Liguori Therrien, qui l'a bien connu, donnait les informations suivantes sur sa conversion.

C'est Éloi Roy qui vint le voir un jour et le convainquit de faire une lecture sereine de la Bible, particulièrement

du Nouveau Testament. Cette invitation fut particulièrement bien reçue car, mine de rien, Boucher-Belleville en avait déjà pris connaissance antérieurement. La fois suivante, cet homme de grande culture avait complètement changé d'attitude; il s'était engagé dans des échanges religieux avec le colporteur. Ce dernier avant de se retirer tard dans la soirée avait osé lui proposer de s'agenouiller avec lui pour prier. Ce qu'ils firent. Boucher-Belleville poursuivit sa réflexion au cours de l'année en compagnie des Roy, Patenaude et Roussy, si bien qu'il fut baptisé par ce dernier et se joignit alors à l'église de Grande-Ligne. Les baptistes sont évidemment fiers qu'une telle célébrité politique québécoise ait rejoint leurs rangs.

Nous pouvons situer sa conversion au milieu des années 1850 d'après d'autres indices qui s'ajoutent au fait qu'au recensement de 1851, il est encore catholique, mais veuf sur sa terre à Saint-Rémi-de-Napierville alors qu'en 1861, il est déjà baptiste. On sait qu'il loge chez Moïse Vary et son épouse car, dès ce temps, ils s'occupent de sa terre et ils accueillent chez eux avec bienveillance et hospitalité les convertis des environs qui viennent y célébrer leur culte.

La biographie ci-dessus nous montre que son rapport au catholicisme et à ses adeptes a varié avec le temps. D'abord catholique, il a été critique des prêtres au moment des Rébellions, plutôt favorable au clergé après coup, peut-être par nécessité, alors qu'il cherchait à rapprocher les deux races à l'instar de Lafontaine et Cartier. Dans la dernière partie de sa vie, il s'en détache complètement en passant au protestantisme. Il dénonce d'ailleurs les abus à l'égard des convertis dont il a été témoin.

Voici ce qu'il écrit peu après sa conversion. « L'Église de Rome regrette si peu les mers de sang qu'elle a répandues que, même maintenant, elle persécute partout; elle pense qu'elle a le pouvoir de le faire sans impunité. Les Canadiens-français l'expérimentent chaque jour. Les Catholiques font un bruit d'enfer chez un, coupent les arbres d'un autre, détruisent sa récolte ou coupent la queue de ses chevaux, brûlent la maison de celui-ci, tendent

un piège à un autre ou le battent. S'il est pauvre, ils refusent de lui donner aucun travail de manière à le forcer à s'expatrier. Je ne dis pas cela dans un esprit d'amertume pour quelques persécutions dont j'aurais eu à souffrir, parce que dans la providence remarquable de Dieu, qui connaît ma faiblesse, je n'ai souffert de rien de ceci; je crois vraiment que je peux dire que je suis le seul à pouvoir en dire autant. *The Shepherd of the Valley*, un journal religieux, publié à St-Louis, au Missouri, a dit il n'y a pas longtemps [1851] "que l'Église romaine seule a le droit de persécuter, parce qu'elle est la seule à détenir la vérité. Si elle ne le fait pas maintenant, c'est parce que les circonstances l'en empêchent", ce qui veut dire que, n'étant plus la plus puissante, il ne lui est pas permis de le faire². »

En 1859, Narcisse Cyr lui rendait hommage en le remerciant de contribuer « d'une manière intéressante et pratique » aux pages du *Semteur canadien* consacrées à l'agriculture.

Malade depuis une dizaine d'années, la fin de sa vie est décrite par le pasteur Roussy comme un exemple de foi et de courage. Il décéda le 6 mars 1875 et fut enterré dans le cimetière de Grande-Ligne le 9. Ont signé le

registre, Paul Boucher, J.-B. Brossard, Joseph Shaylte, Joseph St-James, les pasteurs Louis Pasche et Louis Roussy qui présidait. Le défunt légua 400 dollars à la Mission baptiste³.

Il est dommage qu'on ne puisse pour l'instant donner davantage de précisions sur ce personnage québécois important et plusieurs questions restent donc encore sans réponses, comme on a pu le voir d'ailleurs par certaines formulations de Louis-Philippe Audet dans la biographie citée. Il y a donc encore place pour des recherches complémentaires.

Jean-Louis Lalonde

Références de la biographie originale dans le Dictionnaire biographique du Canada en ligne.

Livres

1855 - Dictionnaire des barbarismes et des solécismes (en ligne)

1835 - Les principes de la langue française: suivis des règles de la versification française : en deux parties (en ligne)

1831 - Les principes de la langue latine, en deux parties, suivis des règles de la versification latine (en ligne: éd. de 1832 et 1848)

1831 - Nouvelle grammaire française, ou, L'art de parler et d'écrire correctement: rédigée d'après les meilleurs grammairiens, et la dernière édition du dictionnaire de l'Académie française : en deux parties

Journaux

À titre de propriétaire et rédacteur en chef :

1836-37 - Le Glaneur
1835-36 - Écho du Pays

Sur l'auteur

2000 - Louis-Philippe Audet, « Boucher-Belleville, Jean-Baptiste, dit Jean-Philippe », dans Dictionnaire biographique du Canada en ligne 1992 - Georges Aubin, Journal d'un patriote: 1837 et 1838

J.-P. Boucher-Belleville, Dictionnaire des barbarismes et des solécismes les plus ordinaires en ce pays, avec le mot propre ou leur signification (Montréal, 1855) ; Les principes de la langue française, en deux parties, suivis des règles de la versification française (Montréal, 1831) ; Les principes de la langue latine, en deux parties, suivis des règles de la versification latine (Montréal, 1832); Journal d'un patriote (Montréal, Guérin, 1992)

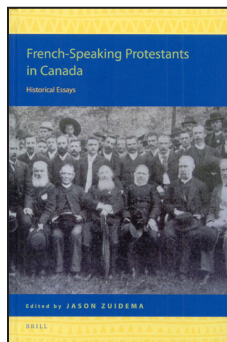
Papiers Duvernay conservés aux archives de la province de Québec, *RAPQ*, 1926-1927, 145ss.— Les Patriotes de 1837-1838 d'après les documents J.-J. Girouard, P.-A. Linteau, édité., RHAF, XXI (1967-1968) : 281-311.— *L'Aurore des Canadas* (Montréal), 15 janv. 1839-1845.— *L'Écho du Pays* (Saint-Charles-sur-Richelieu), 1835-1836.— *Le Glaneur* (Saint-Charles-sur-Richelieu), déc. 1836-sept. 1837.— Beaulieu et Hamelin, *Journaux du Québec*.— Morgan, *Bibliotheca Canadensis*, 41.— Joseph Tassé, *Les Canadiens de l'Ouest* (2^e éd., 2 vol., Montréal, 1878), I : 137.— Gérard Filteau, *Histoire des Patriotes* (3 vol., Montréal, 1938-1939), III : 33s.— J.-B. Meilleur, *Mémorial de l'éducation du Bas-Canada* (2^e éd., Québec, 1876), 354. — L.-P. Audet, Jean-Baptiste Meilleur était-il un candidat valable au poste de surintendant de l'Éducation pour le Bas-Canada en 1842 ? *Cahiers des Dix*, XXXI (1966) : 179.

VIENT DE PARAÎTRE

**Jason Zuidema (ed.),
French-Speaking
Protestants in Canada.**

**Historial Essays. Leiden
(The Netherlands). Boston.
Brill, 2011, 318 p. Religion in
the Americas Series, volume 11.**

Nous voulons signaler dès maintenant la parution de cet ouvrage qui comble un vide dans l'historiographie en langue anglaise. En effet, il n'y existe pas de livre qui donne un survol aussi complet des grands moments de l'histoire des



franco-protestants.

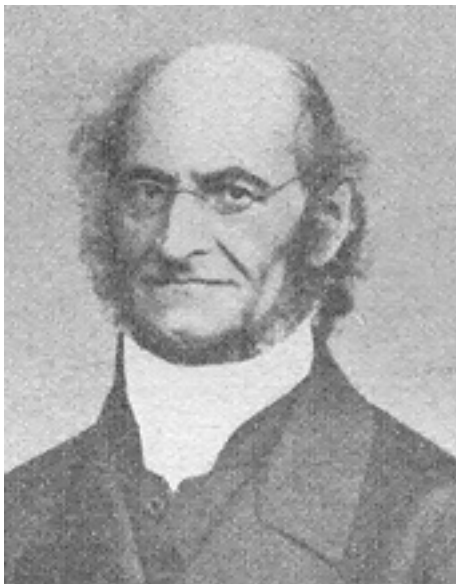
Cet ouvrage réunit treize articles parus un peu partout depuis trente ans, qui ont été repris, parfois remaniés pour les besoins de la publication, encadré par une introduction de Jason Zuidema, le maître d'oeuvre de l'ouvrage qui explique la marginalisation des franco-protestants québécois et une bibliographie quasi exhaustive sur le sujet par Richard Lougheed. L'ouvrage présente un article de Robert Larin sur l'immigration en Nouvelle-France, un de Balmer et Randall sur Henriette Feller, celui de Richard Vaudry sur la naissance et le début de la mission de Sabrevois, une synthèse de l'étude de G. Scorgie sur les premières années de la French Canadian Missionary Society, un texte original sur l'opposition entre catholiques et protestants au 19^e siècle par Richard Lougheed suivi d'un article de J. I. Little sur le premier ministre québécois Henri-Gustave Joly de Lotbinière (1885-1896). Jason Zuidema aborde ensuite la théologie de Chiniquy plus protestante que presbytérienne. Jean-

Louis Lalonde fait un survol historique de l'activité missionnaire de 1850 à 1950 et Richard Lougheed, pour les années 1960 à 1990. Denis Fortin parle des adventistes, MacLeod et Poutanen, des conversions dans les écoles protestantes du Québec, Sébastien Fath, du rêve baptiste au 19^e et 20^e siècle. Le tout se termine par un portrait socio-démographique des franco-protestants depuis cinquante ans tracé par Glenn Smith. Voilà donc une brochette fort impressionnante d'auteurs qui nous brossent un panorama éclairant de l'action missionnaire auprès des protestants de langue française depuis deux cents ans. D'autres que nous pourrions évaluer la pertinence et la richesse, mais cette simple énumération du contenu devrait donner le goût à bien des lecteurs d'aller y jeter un coup d'oeil. Pour notre part, nous voulons souligner l'excellente initiative de Jason Zuidema pour avoir ainsi pu rassembler autant de facettes de cet univers qui est aussi celui de notre propre société d'histoire.

Jean-Louis Lalonde

OLIVIER, Henri (1799-1864)

Tout ce que la plupart des évangéliques connaissent de la vie d'Henri Olivier (1799-1864) est son bref passage au Québec et qu'il y a fait venir Henriette Feller. Pourtant sa vie avait été riche en péripéties puisqu'il avait été pasteur dissident (1822-1839), méthodiste (1839-1840) puis darbyste modéré (1841 à 1855 peut-être). Notre biographie est faite d'un point de vue canadien et le passage des Olivier au Québec en 1834-1836 nous amène à en dire davantage sur cette courte période. À distance, les sources nous manquent et nous devons souvent nous contenter d'approximations. Exceptionnellement nous présenterons sa vie en deux temps, réservant son retour en Suisse pour notre prochain numéro.



Source : Dictionnaire, Histoire..., t. 1, p. 107.

Henri Olivier, né à Lausanne (canton de Vaud) en 1799, était fils de pasteur. Il avait un frère aîné François-Louis-Hercule (1795-1888), et peut-être un autre du nom d'Édouard (à moins que ce soit un frère symbolique ici). Henri avait dû épouser vers 1820 une Jeanne-Suzanne (Jenny) dont nous ne connaissons que le prénom, née le 15 septembre 1799 et qui avait donc son âge. Ses neveux, probablement les enfants de son frère François, portent les noms de Marie et d'Auguste. Seule une lettre de Jenny à des parents en Suisse nous permet de démêler un peu l'écheveau familial. En 1835, Marie est adolescente, assez vieille pour avoir la responsabilité d'une fillette Elisa (à moins que ce soit la propre fille de

Jenny qu'on lui ait ainsi confiée) mais le frère d'Élisa est nettement plus jeune qu'elle. Les Olivier ont eu des enfants, mais nous n'avons pu en déterminer ni le nombre ni l'âge. Jenny parle aussi de l'oncle de ses enfants, un certain Louis (peut-être de son côté à elle) qui a quatorze ans de plus (ou de moins) qu'elle. Auguste va aller dans une pension ou une maison privée où quelqu'un lui servira de précepteur à ce moment-là. Même à distance, les Olivier suivront de près l'évolution des membres de leur famille.

Sa formation et sa dissidence (1819-1834)

Son frère François avait fait des études à l'Académie de Lausanne¹ et avait été ordonné en 1820 vraisemblablement (un peu avant Henri). Son histoire recoupe pendant des années celle de son frère Henri qui a suivi ses traces. Ils sont mêlés à quantité d'actions liées à la mise en place des Églises dissidentes dans le canton de Vaud. On doit comprendre qu'Henri a fait, à partir de 1819, quatre années d'études universitaires, deux en matières profanes et deux en théologie comme c'était l'habitude. Il a donc la formation nécessaire pour être ministre du culte. Il est cependant mal vu dans l'Église nationale parce qu'il a soutenu l'installation de Jean-David-Alexandre Chavannes comme pasteur, lequel avait critiqué la Compagnie des pasteurs et était à la tête d'une communauté dissidente. On l'avait suspendu en 1822 et sanctionné en 1823. On l'assimilait déjà à un dissident. Pour ne pas arranger les choses, son frère François a quitté l'Église nationale (possiblement en 1823) en compagnie de deux autres proposants (étudiants en vue du pastorat), dont Henri Juvet².

Henri Olivier désire se faire ordonner mais l'Académie s'y objecte. La compagnie des pasteurs considère qu'un dissident³ est sectaire dès qu'il ne fréquente plus l'Église nationale et elle refuse de le consacrer. Le 20 mai 1823, il est exclu des épreuves pour le saint ministre (p. 277). L'Académie des pasteurs est inflexible malgré les protestations de son père, pasteur à Cossonay. C'est pourquoi il se rendra en Écosse peu après la même année et sera reçu

et sera reçu pasteur à Edimbourg; le passage dans cette ville lui ayant permis de créer des liens avec Robert Haldane qui mettait sa fortune au service de l'évangélisation en Europe et ailleurs. Haldane avait contribué au renouveau biblique genevois à partir de 1817.

C'est dans ce contexte que le 15 septembre 1824, Henri Olivier tient une réunion de lecture biblique et de prières au domicile de François à Lausanne. Des gens font du bruit pour marquer cette transgression et appellent la police. Un premier procès le 12 octobre parle de 18 mois de bannissement hors du Canton et de 50 francs d'amende, puis après appel le 23 août 1825, de six mois de bannissement hors du Canton et du paiement des frais. Entre-temps, il avait trouvé refuge à Paris dans l'Institut que Robert Haldane y avait ouvert cette même année 1824 afin de former des évangélistes. Son frère François en gardera la direction pendant les huit ans de son existence puisqu'il la fermera en 1832, faute d'élèves. Cet institut accueillait volontiers les pasteurs et les étudiants vaudois qui fuyaient les persécutions de l'Église protestante officielle. Son frère Henri le seconda à ce moment-là (1824-1825) et fit ensuite quelques voyages (1825-1826).



Lausanne depuis le nord-est, aquarelle et gouache sur papier, 1830-1850

Source : www.lausanne.ch - Vues de Lausanne

En 1826, Henri est de retour à Lausanne et aide le pasteur Fivaz dans une église dissidente. Celui-ci avait été condamné à un exil de deux ans pour avoir assisté à une réunion prohibée avant 1824. En appel, la cour de cassation de Lausanne renversa la sentence et Fivaz devint pasteur de l'Église dissidente de Lausanne en 1824. Ce même pasteur est ami de M. Odin (alors directeur de la police) et le père d'Henriette Odin-Feller. Henri Olivier

les connaît donc bien car son épouse Jeanne-Suzanne est devenue l'intime d'Henriette. Cette amitié permet au pasteur et à sa communauté qu'il a divisée en cinq pour mieux échapper aux interventions policières (étant prévenu à l'avance!). Malheureusement Henriette Feller devint veuve à l'automne 1826 pour ce que nous avons pu en savoir.

L'année de son retour (1826), Henri participa à la création de la Société des missions évangéliques de Lausanne dont il devint le secrétaire (et le pasteur Samuel Thomas, le directeur). Le but de cette société était de « répandre la connaissance de l'Évangile chez les peuples non chrétiens ». La plupart de ses membres appartenaient aux communautés du Réveil, mais pas tous.

En 1827, Henri Olivier fut partie prenante du projet de créer une nouvelle version du Nouveau Testament qu'on appellera « de Lausanne » visant à une traduction qu'on dirait plus « littérale » à partir du texte grec. Des rédacteurs de la *Feuille religieuse du canton de Vaud* et vingt-deux pasteurs appuient l'initiative (dont Olivier, père, pasteur à Cossonay et les pasteurs dissidents de Genève : Émile Guers et Henri Empétau. Le pasteur bien connu Louis Gaussen et le jeune Henri Olivier sont chargés d'établir les contacts avec Robert Haldane. Après de bons échanges au début, l'évolution du dossier fera que Haldane ne leur accordera pas le soutien escompté et les éditeurs devront se débrouiller par eux-mêmes. Par ailleurs, cinq pasteurs dissidents (Burnier, H. Olivier, Javet, Dapples, soutenus plus tard par les pasteurs Fr Olivier, Fivaz, Chavannes) mirent sur pied en 1827 la Société pour la distribution des livres religieux dans le canton de Vaud afin d'échapper partiellement au quasi monopole de la distribution des livres et traités religieux par les Britanniques. Cette même année, Henri joue le rôle d'avocat dans la défense des prévenus accusés d'avoir tenu une réunion à Ollon. Ils gagnèrent l'appel (1^{er} mai 1827).

Les collaborateurs et traducteurs se réunissent le 13 février 1828 pour établir le projet et se distribuer les tâches. Le pasteur S. Thomas en assura la coordination. À l'assemblée générale du 3 juillet suivant, on choisit Henri Olivier comme coordonnateur puisqu'il n'avait pas par ailleurs de poste pastoral

assuré et avait collaboré à cette réédition depuis le début. Mais cette traduction et révision qu'on pensait mener à bien en un an en a pris en réalité six!

Comme Henri ne peut l'assumer l'année suivante, c'est finalement le pasteur S. Thomas qui prendra la relève et mènera à bien l'édition du Nouveau Testament jusqu'en 1835.

Les 6-7 novembre 1828, Henri tient chez lui un synode (réunion des pasteurs évangéliques). On lui fera un procès pour réunion illégale; la populace s'en mêle, on invente aux accusés des lettres où on dit qu'Henri montrera sur la place du marché le 18 avril 1829 la divinité de sa mission par des miracles, on fait dire d'autres insanités à son collaborateur le pasteur Fivaz. Dans la même veine, le soutien que Fivaz et lui ainsi que quatre autres pasteurs avaient accordé au pasteur Lenoir se retournera contre eux. Henri sera finalement banni pour un an de Lausanne et condamnés à payer les frais.

Pourtant il a encore le temps de participer le 1^{er} décembre 1829, à la création d'un Institut afin de former en quatre ans les missionnaires nécessaires pour atteindre l'objectif de la Société missionnaire. Cependant, ses débuts furent difficiles car personne, ni à la Société ni à la tête de l'Institut, ne disposait des connaissances nécessaires à cette préparation. Également engagé dans cette institution, Henri Olivier leur proposa de s'installer dans un ancien logement lui ayant appartenu⁴.

Banni, Olivier ne va pas à Paris cette fois mais devient colporteur dans le sud de la France pour la Edinburg Biblical Society. Il ne revient à Lausanne qu'en mars 1831 et il travaille quelques mois avec le pasteur Fivaz comme suffragant puis le remplace au moment de son départ pour le pastorat du Havre en France. Henri Olivier s'occupe de la paroisse dissidente. À partir de là, les procès ayant fait évoluer l'opinion publique, la persécution s'affaiblit graduellement. Il demande alors à son frère François de quitter Paris pour se joindre à lui (vraisemblablement à la fermeture de l'Institut Haldane). C'est à ce moment qu'Henriette Feller devient officiellement diaconesse dans cette paroisse lausannoise. En fait, elle remplissait déjà les devoirs de cette fonction sans en avoir le titre. M^{me}

Olivier se joignit à M^{me} Feller pour établir une école du dimanche. Le pasteur avait une classe biblique pour les jeunes hommes de la congrégation et M^{me} Feller ajouta une classe semblable pour les jeunes femmes qu'elle essaya d'intéresser également au travail missionnaire en pays étranger.

Missionnaire au Canada (1834-1836)

En juin 1834, Henri Olivier donna sa démission et avertit la communauté qu'il partait en mission pour le Canada. Ses motifs ne sont pas connus, mais on peut deviner qu'il veut étendre le champ missionnaire et peut-être, à la suite de son expérience dans le midi, tenter quelque chose parmi les Canadiens français, mission étrangère différente du travail auprès des Autochtones (selon le but de la Société des missions de Lausanne).

Le 13 août, peu avant le départ des trois missionnaires: adieux dans une réunion de prières où vinrent des membres de Lausanne et du canton voisin. Compte tenu de l'expérience malheureusement d'Isaac Cloux (qui n'avait pas duré) et des demandes de certains pasteurs montréalais, le projet comportait encore une part d'incertitude. L'objectif pour Daniel Gavin (originaire de Brenles) et Samuel Dentan (originaire de Lutry) demeurait l'évangélisation des Autochtones, mais Olivier à qui on avait confié la tâche de superviser ses compagnons, avait envisagé probablement de rester sur place. Il semble en avoir discuté avant même de partir car la demande pour l'évangélisation au Bas-Canada n'apparaît pas nouvelle, même si la Société tient à garder son objectif d'évangélisation auprès des Amérindiens.

Henri Olivier et son épouse Jenny se rendirent à Paris avec leur domestique Madeleine Le 21 août 1834, ils quittèrent la capitale en compagnie des missionnaires Gavin et Dentan pour Le Havre où ils s'embarquèrent le 26 sur le *Philétus*. Dans la *Feuille religieuse du canton de Vaud*, du 14 septembre 1834 (p. 398-399), on signale leur départ. La traversée durera 53 jours⁵. Ils demeurèrent une semaine à New York puis remontèrent l'Hudson le 25 dans un navire à vapeur; le matin du 29, ils étaient à Saint-Jean; après six heures

de diligence, ils pouvaient traverser le Saint-Laurent et se trouver à Montréal à 3 h de l'après-midi. Ils logent d'abord à l'hôtel puis chez le pasteur Perkins (de l'American Presbyterian Church) avant de se chercher un logement autonome qu'ils trouveront dans le faubourg Québec (à l'est de la ville à l'extérieur du Vieux-Montréal).



Vue de Montréal et de l'entrée du canal en 1839

Source : © Archives nationales du Canada / Ouvrage de J. Duncan / ANIC C-13328

Leurs premières impressions sont que les hommes sont partout les mêmes. Si l'Amérique est en avance pour la liberté des institutions, l'esclavage y crée un malaise. C'est une autre dépendance qu'on vit au Québec où la population est dominée par le clergé qui l'entoure « d'un triple filet ». Le peuple, dit Mme Olivier, « est d'une grossièreté, d'une hardiesse, d'une ignorance des plus repoussantes. L'usage des liqueurs abrutit encore beaucoup plus que notre vin⁶. »

Finalement, Olivier et son épouse décidèrent de rester à Montréal alors que Gavin et Dentan partiront pour les missions du Haut-Mississippi en avril 1835. Les Olivier résilient leur entente avec la Société de Lausanne, la dédommagent pour les frais encourus. Cette décision les laisse temporairement sans ressources et M. Olivier essaie de combler ce qui lui manque en donnant des leçons privées et en gardant des pensionnaires anglais. Mais ils demeurent des missionnaires et fournissent comme précédemment des comptes rendus détaillés de leurs activités qui paraissent dans la *Feuille religieuse* ou ailleurs.

Olivier ouvre une école dans une église méthodiste et il apprend à quelques enfants à lire et à écrire en même temps qu'il leur donne un enseignement religieux. Les résultats sont plutôt décevants. Madame Olivier enseigne aux jeunes filles. Son mari, en butte à l'hostilité du clergé montréalais, maintient à grand peine sa classe. Il

pensait que des prédications en français attireraient le public⁷. Il constate que souvent, des personnes qui semblaient écouter la Parole avec plaisir finissent par s'en désintéresser. Il multiplie ses prédications à Montréal, mais occasionnellement il va à Berthierville (à 80 km), Saint-Jean (à 40 km), et La Prairie (à 20 km) et réussit à convertir trois personnes en un an de travail. Il amène aussi au protestantisme sept ou huit Irlandais catholiques (anglophones) selon Narcisse Cyr et leur rattachement aux églises baptistes ou méthodistes provoque une émeute chez certains Irlandais catholiques qui attaquent l'église baptiste où une jeune femme devait être baptisée. Par ailleurs, Olivier imagine un surprenant projet de ferme-école à La Prairie, mais il s'agit d'un rêve trop ambitieux pour ces débuts. Sa base est restée à Montréal, même si ses prédications occasionnelles l'en ont éloigné.

Les lettres de son épouse sont remplies de réflexions spirituelles. Comme on le verra plus loin, les Olivier sont sensibles à l'approche méthodiste, mais ce sont les baptistes qui les rejoignent davantage à ce moment-là. Le pasteur John Gilmour les baptisera par immersion à Montréal les rattachant à cette dénomination. Comme plus tard le sera Henriette Feller. La correspondance incessante que le pasteur Olivier et son épouse entretiennent avec leurs amis de Lausanne stimule l'intérêt des Suisses pour l'évangélisation des Canadiens français. Ses nombreuses lettres sont souvent retranscrites en partie dans les rapports de la Société des Missions Évangéliques ou publiées dans la *Feuille Religieuse du Canton de Vaud*.

Les lettres de Madame Olivier à Henriette Feller l'encouragent à se consacrer à un travail missionnaire en se joignant à elle. Elles font grande impression sur elle qui avait déjà à cœur la cause missionnaire et avait envisagé, avant même cette demande, de se consacrer à cette oeuvre. Malgré l'opposition de sa famille et particulièrement de son père, rien ne la fit changer d'avis et elle partit pour le Canada en août 1835. Elle était accompagnée de Louis Roussy, également de sa communauté à Lausanne et qui avait fait quelques années d'études à l'Institut missionnaire. Il était célibataire et prêt

à se lancer dans ce nouveau champ de mission.

Les Olivier ont trouvé le climat canadien particulièrement pénible et leur expérience de lutte contre le catholicisme, fort peu fructueuse. Au printemps 1836, ils regagnent la Suisse, sans doute rassurés que d'autres aient pris la relève⁸.

1. Cette académie avait été dès le 16^e s. la première faculté de théologie protestante de langue française.
2. Leur geste fut bientôt imité par Auguste Rochat, un jeune ministre dont la renommée dépassait déjà le cercle étroit du Réveil (décès 1873 ou 78). C'était la première fois qu'un ecclésiastique consacré partait de son propre gré. Pourtant le gouvernement (civil) appuyait la compagnie des pasteurs et jugeait que se séparer de la religion d'État constituait une entrave à l'ordre public. Ce même gouvernement interdit par la loi du 20 mai 1824 la tenue de réunions, d'assemblées de dissidents, même si elles se passaient dans des maisons privées. Ceux qui les présideront ou les conduiront, les soutiendront ou y assisteront deviendront susceptibles de sanctions. Les contrevenants seront mis à l'amende ou gardés sous surveillance, astreints de demeurer dans un lieu déterminé, emprisonnés ou bannis temporairement ou définitivement. François Olivier réclama de l'Église nationale plus de souplesse car elle était en contradiction à son avis avec l'attitude des premiers réformateurs qui réclamaient la liberté de conscience comme un droit naturel contre la tyrannie. Des ministres français demanderont la même chose et, cinq ans plus tard, la pétition à ce sujet dépassera les cent noms. (cf *L'Ami de la religion et du roi*, publié par Le Clere en 1829, *Journal ecclésiastique politique et littéraire*, t. 62, Paris, Librairie Ecclésiastique d'Adrien Le Clere & Cie, 1830, p. 424.
3. Ouvertement appelés « mômières ». Le terme est péjoratif et suppose que leur piété intense et leur engagement religieux sont artificiels ou exagérés.
4. Voir, *Petite histoire*, p. 243. L'Institut démenagera plus tard au centre-ville de Lausanne. Le projet était peut-être trop ambitieux et aucun des neuf élèves qui fréquenta cette école ne termina ses études. Mais Cloux, Dentan, Gavin et Roussy vinrent au Canada. Même avec leur formation partielle, ils ont contribué à la mise en place du protestantisme francophone au pays (cf Raguy, *op. cit.*, p. 115-116). L'école ferma ses portes le 28 avril 1834.
5. Une lettre du 4 novembre 1834 nous donne les détails de la traversée. Par mesure d'économie (importante, 1000 F), ils font le voyage sur un navire marchand qui prend six jours de plus pour la traversée. Ils arrivent à New York après un voyage parfois difficile, Olivier a eu le mal de mer pendant deux semaines, son épouse pendant quelques jours.
6. P. 59 de la lettre parue dans la *Feuille religieuse du Canon de Vaud*, no 3 1835 du 18 janvier 40-42 et du 25 janvier, p. 56-59. Datée de Montréal 4 novembre 1834.
7. « On pense qu'il y aura beaucoup d'auditeurs vu la rareté de la chose : ici on n'a jamais vu auparavant un pasteur protestant français » (M^{me} Olivier dans une lettre). Naïveté, information incomplète? Il y avait quand même eu au lendemain de la Conquête un pasteur francophone à Montréal et une paroisse bilingue pendant trente ans, puis le pasteur méthodiste Jean de Putron (1815-1825). À moins que ce pasteur ait laissé une impression nulle ou se soit au mieux occupé lui aussi d'une paroisse bilingue...
8. Contrairement aux Olivier, Feller et Roussy qui persévérèrent. Cependant, dans leur première année, ils ont dû abandonner trois écoles que le clergé catholique avait dénoncées. Le colportage était devenu de plus en plus difficile à Montréal : on leur fermait la porte des maisons et on les brutalisait parfois. Leur expérience de la ville les fit plutôt opter pour la campagne dans des terres de colonisation, là où le clergé n'allait qu'occasionnellement et où l'absence de services courants favorisait inévitablement les bonnes relations de voisinage. Dès 1836, Henriette Feller commença une classe dans le grenier des Levêque, amorce d'un futur collège.

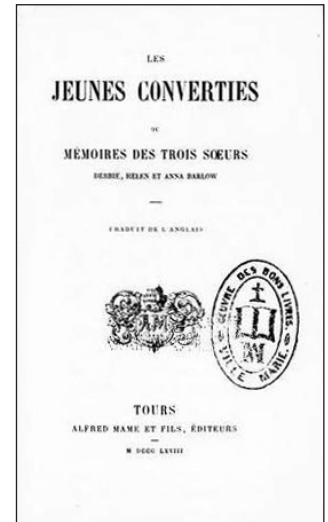
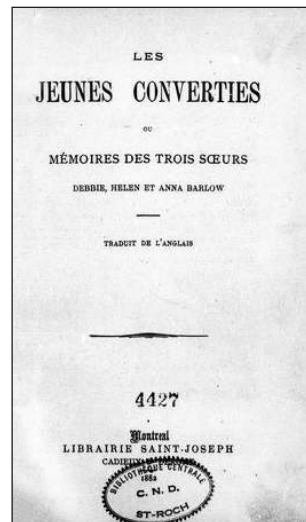
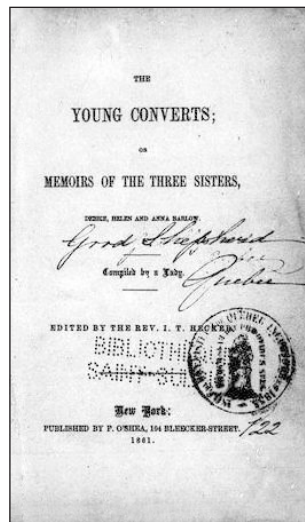
aurait pu demeurer anonyme, retranché derrière les murs de la Congrégation, mais il n'en est rien. La vie chrétienne de ces jeunes filles, leur conversion ostentatoire au catholicisme et, surtout, leur mort archétype en odeur de sainteté, offrent un filon d'or aux clergés catholiques américains et québécois cherchant à enrayer la montée du protestantisme » (p. 138).

Un outil de propagande anti-protestant

On en publiera le récit qui deviendra *Young Converts* (1861) aux États-Unis et au Canada anglais et *Jeunes converties* au Québec (1866). Et c'est la page suivante de l'ouvrage de Kang qui avait d'abord attiré notre attention parce qu'il recoupaît maintes observations parues dans les articles du *Bulletin*.

« Les mauvais temps que déplore Mgr Bourget [en 1861] renvoient au malaise que souffre l'Église depuis un certain temps, dû au délaissement de la clientèle. Le phénomène de l'affaiblissement des dévots catholiques en Europe se retentit en Amérique du Nord, qui plus est, en s'aiguissant avec l'implantation des missions protestantes dans les paroisses frontalières au Québec. Imputées responsables de la perte de clientèle catholique, ces missions "impies" menacent l'intégrité du catholicisme au Québec, et, comme ultime aboutissement, sa survie même.

Pire, l'année 1861 est ternie par un procès retentissant dont la portée dépasse les frontières du collège et donc l'écho fait sensation dans toute la province. C'est qu'après quelques visites de colporteurs protestants, la famille Bruneau décide de passer au protestantisme [vers 1852] cessant par conséquence de payer la dîme. Furieux et dépité, prétextant que les Bruneau ne satisfont pas aux procédures nécessaires à la démission du catholicisme, le curé de la paroisse Laprairie traîne monsieur Bruneau en cour et réussit à le condamner sans difficulté. Surprise! Bruneau en appelle devant une cour supérieure qui renverse le jugement. Quel scoop! Le récit du procès [à saveur de sensation] est suivi à la loupe [...] dans les grands quotidiens de l'époque, tels *La Minerve* et *Le Pays*, provoquant un retentissement de grande portée sociale. Quelle atteinte à l'Église du Québec! Mais rien



Remarquez bien les lieux d'édition : New York, 1861, Tours, 1868, Montréal, 1882 (original 1866)

n'est banal après tout.

Lieu de carrefour et de stratégie, Saint-Constant en bordure de la rivière Richelieu, avec Saint-Rémi-de-Napierville et Laprairie assurent le relais du trajet Montréal-New York, d'où le point de conversion stratégique en regard des deux religions. Rappelons encore que le Québec des années 1860 se veut étanche en matière de religion ne laissant aucune brèche à la liberté spirituelle. Au contraire, l'unicité catholique y est farouchement défendue. L'emprise envahissante du catholicisme au Québec prend parfois l'allure dictatoriale. Curé et évêque sont prêts à tonner en chaire pour tout égarément en matière spirituelle et veille de plus sur les paroissiens jusque dans leur alcôve. La majorité écrasante des Catholiques s'empare de la population qui se voit contrainte au joug religieux : « Un Canadien français qui n'est pas catholique constitue une anomalie. Un Canadien français qui n'est plus catholique après avoir été, constitue une monstruosité. » [selon *Le Courrier du Canada* en 1894]. Combien diabolique la désertion du catholicisme au camp du protestantisme! Tabou des tabous.

La tension palpable, résultat de l'humiliation du procès des Bruneau [lire l'encadré ci-dessous], renchérie par le vent « subversif » du protestantisme qui continue de « contaminer » l'esprit des paroisses depuis, n'arrange certainement pas la cause du clergé québécois. Devant le désaveu de plusieurs, l'arrivée de la légende des Barlow apportera

une brise fraîche – un antidote fait sur mesure – qui sauverait les paroissiens de l'air vicieux en leur prouvant la supériorité du catholicisme. L'espoir et tout le sens que l'on confère à la bataille de la sauvegarde de l'intégrité catholique au Québec se résument parfaitement dans la promotion des Barlow. En auréolant la "sainte" conversion des trois soeurs dont la "belle mort" émeut les âmes, l'abbé Beaudry [auteur de *Conseiller du peuple* en 1861, loué par Mgr Bourget, et traducteur maintenant] illustre la grandeur de la foi catholique sur cette protestante. D'où l'enjeu de la traduction de *Young Converts* pour l'intégrité et la consolidation des âmes catholiques ébranlées par le scandale religieux. [...]

Pas moins de dix éditions et de rééditions qui s'étalent sur une période d'une quarantaine d'années, c'est dire que *Les Jeunes Converties* embrasse une fortune conjoncturelle tout comme le *Journal* chez ces cultures d'accueil [américaine, québécoise, française] aux prises avec les difficultés du temps » (p. 142).

« Piété, dévotion et "belle mort" supplantent toute différence d'origine ou de conviction religieuse. Si les premières réactions du lectorat puritain des années 1860 correspondent à la mentalité de l'heure, ce qui surprend c'est celles d'aujourd'hui, qui, plus d'un siècle plus tard, ne semble pas avoir subi d'altération majeure. C'est encore vertu, piété et abnégation qui priment dans la louange d'une réédition récente du roman [...].

La piété emphatique l'emporte sur tout autre, le fait que les Barlow soient converties au catholicisme au détriment du protestantisme ne semble avoir troublé la conscience d'aucun protestant. Divergence de conviction religieuse, voir la désertion du protestantisme n'en-

tachent en rien la hauteur de leur piété, ni affectent le sentiment que dispose le Canada anglais de s'émouvoir devant ces modèles cristallisant les valeurs qu'il prêche : femme stoïque dotée d'un amour du foyer et dévotion chrétienne. L'"épouse et la mère anglaise, bonne,

attentionnée, pleine d'abnégation" est chérie par toutes sociétés d'ancrage victorien » (p. 146).

En complément, il vaut la peine de s'attarder sur le procès Bruneau.

Jean-Louis Lalonde

Les procès Bruneau ou on ne rigole pas avec la dîme

Rieul-P. Duclos est le seul à fournir des éléments détaillés sur la conversion de la famille Bruneau (I, p. 336-340). Robert Prévost dans Mon tour de jardin (Septentrion, 2002) évoque superficiellement le problème de la dîme sans même parler des procès et des véritables enjeux. Nous suivrons d'assez près le texte de Duclos y ajoutant des précisions au besoin.

M. Roussy ayant appris l'intérêt de Mme Barnabé Bruneau pour le protestantisme se rendit la visiter en compagnie de M. Éloi Roy. Après discussion sur la Bible, les visiteurs passèrent quelques jours chez eux selon le désir de M^{me} qui voulait davantage s'instruire de la Bible. Peu après, le mari, l'épouse et les huit garçons et cinq filles adhèrent à la cause évangélique. La famille du frère de M. Bruneau [Médard, sa femme et leurs sept enfants] suivit et on eut d'emblée un noyau intéressant de vingt-quatre personnes à Saint-Constant. (Plus tard, Ismaël sera pasteur, Orphir, vétérinaire). Leur passage au protestantisme vers 1852 ne fut pas sans déplaire au curé de la paroisse catholique, c'est l'évidence même et il protesta en chaire à la première occasion.

En 1853, on refusa à Barnabé de droit de siéger comme commissaire d'école sous prétexte qu'il avait changé de religion en cours de mandat et on fit élire quelqu'un d'autre à sa place au mépris de la lettre de la loi. Le journal libéral *Le Pays* protesta contre cette atteinte aux droits d'un citoyen.

Par ailleurs, il faut savoir que les catholiques sont tenus de payer la dîme à leur curé, un vingt-sixième de tout grain battu et vanné, au temps du régime français. « Pour n'avoir pas à le payer, tout catholique qui se sépare de l'église est obligé d'informer le curé de sa séparation. L'avis doit être donné par écrit et remis devant témoins. Si la dette qu'on a contractée pour la construction de l'église ou du presbytère n'est pas encore payée, la propriété foncière qui a été frappée comme d'hypothèque continuera à payer l'impôt jusqu'au temps qui a été fixé. Même si la dite propriété a été acquise par un protestant, le nouveau propriétaire est tenu de payer cette redevance. La démission présentée exempte de la dîme, mais elle ne supprime pas la charge, s'il y en a une, qui pèse



Barnabé Bruneau

Duclos, Histoire, I, p. 336

sur la propriété foncière. Pour qu'une charge soit mise sur les immeubles, il suffit d'une délibération du conseil de paroisse que préside habituellement le curé. On le voit, continue Duclos, en plein vingtième siècle et dans un pays protestant, le clergé catholique a des privilèges qu'il a perdus depuis longtemps dans les pays où il est au service de la majorité des citoyens » (p. 338-339).

Barnabé Bruneau accompagné de témoins remit donc au curé de Saint-Constant une lettre lui signifiant sa conversion et son exemption à l'avenir de la dîme catholique. Il avait fait de même dans deux autres paroisses où il avait des propriétés. Une telle démission avait fait grand bruit. « Le curé de Saint-C. feignit de croire que la démission n'avait pas été présentée dans les formes voulues; il espérait effrayer ses anciens paroissiens et les ramener dans le bercail. Peut-être aussi en suscitant des difficultés voulait-il donner un exemple à ceux qui seraient tentés de faire comme les Bruneau. Quoi qu'il en soit, il assigna devant la cour compétente les paroissiens récalcitrants, exigeant qu'ils soient contraints au paiement de la dîme; M. Bruneau comparut devant le juge de paix et naturellement, dans un pays où en plein vingtième siècle et sous le couvert du drapeau britannique on rencontre des juges qui demandent du temps pour consulter le droit canon avant le rendre leur sentence, il fut condamné.

Fort de son bon droit, Bruneau en appela devant une cour supérieure; le juge Mondelet siégeait. L'influence du clergé était telle, que l'avocat des Bruneau eut peur de gagner [sa] cause contre le curé, ce qui lui aurait perdu sa clientèle et il abandonna ses clients.

Heureusement, d'autres avocats se présentèrent en grand nombre pour soutenir le procès. L'affaire venue devant la cour trouva un juge pour rendre la justice en renversant les deux jugements qui avaient insulté aux droits des gens. On comprend que les protestants qui suivaient les débats auraient éprouvé un grand soulagement de voir enfin la question résolue, elle était d'une importance capitale pour eux et pour le pays » (p. 339).

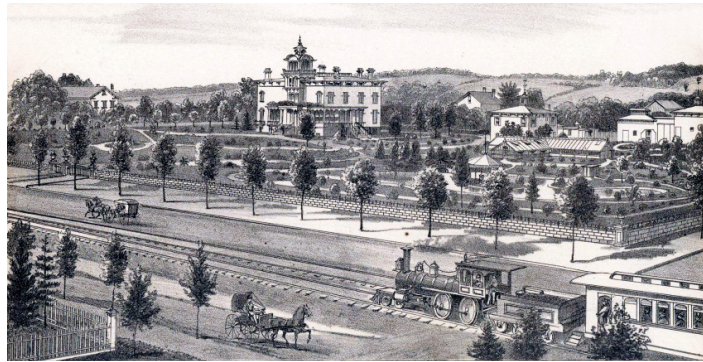
Dans l'état actuel de nos recherches, nous pensons que le litige s'est étendu sur plusieurs années puisque le dernier jugement a été livré en 1861, dix ans après la conversion des familles. Pourtant, il nous a été impossible de retrouver les jugements d'époque (perdus) qui nous aurait éclairés davantage sur cette épineuse affaire.

Florian Grosjean et Auguste Cordier, industriels franco-protestants américains

En lisant le livre de Duclos Histoire du protestantisme français au Canada et aux États-Unis, on découvre p. 230 du tome II, qu'on a ouvert en 1890, le 19 octobre, un temple qui a été construit à Woodhaven sur un terrain gratuitement offert par M. Grosjean, manufacturier, et c'est le pasteur Gustave Maechler qui y fait un œuvre intéressante. Si on allait y voir de plus près.



Florian Grosjean est un Suisse de langue française, protestant réformé, né à Saule en 1824 et qui a émigré aux États-Unis en 1850. Après une dizaine d'années à l'importation et la vente de produits pour la cuisine, il s'est lancé à Manhattan dans la fabrication d'ustensiles en étain, ce qui lui revenait moins cher que de les importer, et en peu de temps, il eut besoin de s'agrandir. En 1863, il acheta une manufacture à l'abandon dans le petit village de Woodhaven (à une dizaine de kilomètres à vol d'oiseau au sud-ouest de son emplacement précédent), la retapa et en un an, plus de 100 habitants du coin travaillaient pour lui. Pour loger les artisans qu'il avait fait venir de France et de Suisse, il leur construisit des maisons comme cela



Résidence de Florian Grosjean à Woodhaven

se faisait à l'époque. C'était d'ailleurs une façon habile de les garder sous la main.

En 1876, il employait 300 personnes mais, catastrophe, son usine fut détruite par le feu en une nuit. Plutôt que de laisser partir les gens réduits au chômage forcé, en attendant de reconstruire, il leur offrit de leur payer misalair, se fit rembourser par les assurances et mit tout le monde au travail pour rebâtir la nouvelle manufacture. Dès la fin d'août de la même année, moins de six mois après l'incendie, il inaugura le nouvel immeuble, agrandi

à gâteau, moulin à café, poêle à frire, casseroles diverses, et bien des articles de quincaillerie.

Pour notre propos, il faut savoir que Florian Grosjean avait formé son fils Alfred pour prendre la relève mais ce dernier mourut fort jeune en 1888. C'est là qu'arrivent le don du terrain et la création d'une chapelle commémorative qui prennent tout leur sens. Bien que nous n'ayons pas de détails sur sa vie religieuse, on peut inférer par cette donation qu'il avait maintenu au long de sa vie son appartenance protestante

4 O'CLOCK EDITION

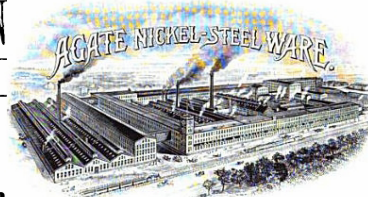
MONDAY EVENING, FEBRUARY 21, 1876.

IN ASHES.

A Great Fire at Woodhaven This Morning.

Destruction of the Extensive Hardware Manufacturing Establishment of Lalance & Grosjean — The Loss Estimated at

L'annonce de l'incendie dans un quotidien de New York le 21 février, 1876



The Destruction of the Lalance & Grosjean Mills by Fire.

The destruction by fire this morning of the great hardware manufacturing establishment, conducted by Lalance & Grosjean, at Woodhaven, is really a public calamity. It will,

et paré de portes coupe-feu! Le village était sauvé et à la fin du siècle, c'est mille personnes qui travaillaient pour la compagnie. On y fabriquait toutes sortes d'ustensiles de cuisine en métal marqués du nom d'Agate : cafetières en acier recouvertes d'émail, moules

et qu'elle avait encore du sens pour lui à la fin de son existence. L'église sera construite à deux pas de sa résidence et inaugurée en 1890. Le pasteur presbytérien G. Baechler en assumera la direction pour des années. On la déplacera de 2 m 50 en 1901 de sorte qu'on

puisse construire le presbytère tout à côté. Les bâtiments subsistent encore aujourd'hui bien que l'église soit d'une autre appartenance et que les



L'église presbytérienne de Woodhaven (1890) et le presbytère à droite (1901)

derniers francophones l'aient quittée vers 1950.

Florian Grosjean qui était multimillionnaire s'était fait construire un château avec un parc magnifique dont l'illustration ci-contre donne un aperçu. Il en jouira quelque temps, mais s'éteindra en 1903 après une longue et pénible maladie. Son bras droit depuis longtemps, Auguste Cordier, reprendra la compagnie. L'affaire demeurait dans la famille puisqu'il avait épousé sa fille Alice. Comble de malheur, il mourut à son tour trois ans plus tard. Les affaires de la compagnie vont continuer quand même, mais elles seront en d'autres mains. Elles se maintiendront malgré la concurrence et la Grande crise jusque dans les années 1950, mais cela va bien au-delà de ce qui nous concerne.

À la page 296 du même tome, Duclos parle de franco-protestants comme Guillet, Charron, Vessot, Bullock, Gendreau et Duclos (& Payan) qui souvent, comme ici, donnaient de l'emploi à beaucoup de monde. Nous aurons l'occasion d'en parler ultérieurement.

Jean-Louis Lalonde

On trouve en ligne de nombreuses informations sur l'usine et ses propriétés dans Project Woodhaven - The Grosjean Factory & Estate.html. C'est de là que proviennent toutes nos illustrations.

Nouvelles de la Société

Des journées de formation mennonites

Dans le cadre de la formation continue de l'Église des Frères mennonites et de l'Alliance chrétienne et missionnaire, ÉTEM organise des conférences la fin de semaine dans une de leurs églises. Au mois d'octobre, des membres de plusieurs communautés, mais aucun pasteur, sont venus à Sainte-Thérèse pour entendre parler de l'Église franco-protestante au Québec depuis la Deuxième Guerre mondiale. C'était une opportunité pour moi d'allonger ma période de recherche de quinze ans avant la Révolution tranquille et de faire bien voir le contexte catholique et social qui la précédait.

La trentaine de personnes qui étaient au rendez-vous vendredi soir ont d'abord pris connaissance de clips vidéos de Radio Canada touchant à la période qui précédait et celle qui suivait la Révolution Tranquille. Ce fut une réussite je crois et un bon moyen de retrouver cette époque. Samedi, j'ai abordé la période du Réveil et parlé de la vague des immigrants des années 1980 en débordant un peu pour atteindre la période actuelle.

Les participants n'avaient pas le même niveau de connaissance théologique et historique, ce qui a posé problème parfois et a ralenti les discussions. Trois heures le vendredi soir et six heures le samedi, c'était trop pour les attentes de la plupart d'entre eux. Il faudra donc s'ajuster pour une prochaine fois. On peut cependant considérer que le nombre de participants était satisfaisant et les interactions enrichissantes. Une dame très influente a dit qu'elle pensait inconsciemment que le Réveil constituait l'état normal pour l'Église. De plus, certains ont trouvé stimulant de voir que des gens venus de diverses

églises connaissaient les mêmes défis. Finalement, la présence de personnes de moins de 35 ans montrait qu'il n'y avait pas que la majorité des Boomers qui se sentaient concernés par un tel sujet.

Richard Lougheed

Décès d'Éric Wingender

Eric Wingender (1956-2011) vice-recteur de l'École de théologie évangélique de Montréal (ETEM) est décédé subitement le 5 octobre dernier. Nous tracerons les grandes lignes de sa vie et soulignerons son importance dans le monde évangélique dans notre prochain numéro.

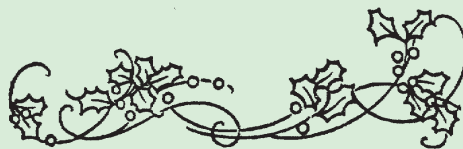
Notre site continue de s'enrichir

Richard poursuit son travail de fourmi et enrichit tous les jours notre site généalogique de nouveaux noms franco-protestants. Il devient plus facile de s'y retrouver et d'obtenir ainsi rapidement des informations pertinentes et des repères utiles. Il atteint maintenant les 9075 noms.

On lira dans notre site la biographie de pasteurs qui n'ont consacré souvent que quelques années au Québec. Par exemple, Henri Olivier, important dans le Réveil en France et en Suisse (et dont on a lu une partie de la biographie plus haut) n'est venu au Québec qu'entre 1834 et 1836, et pourtant il a fait venir Madame Feller. Narcisse Cyr, formé à Genève, a créé le premier journal franco-protestant, *Le Semeur canadien*, mais a passé les trente dernières années de sa vie au États-Unis. Philippe Wolff a travaillé vingt ans au Québec pour continuer ses activités en sol américain. Le pasteur Beaudry a vécu presque toute son existence aux États-Unis, mais les dix ans qu'il a passés à Montréal lui ont permis de mettre sur pied à partir de 1877 l'Institut méthodiste français promis à un bel avenir. Et nous aurons l'occasion d'en présenter d'autres.

JLL

*Meilleurs Vœux à l'occasion de Noël et du Nouvel An
de la part de tous les membres du Bureau de direction de la SHPFQ*



LE BULLETIN SHPFQ

ISSN 1712 - 5898

Dépôt légal: Bibliothèque nationale
du Québec et Bibliothèque nationale
du Canada

POUR JOINDRE LA SOCIÉTÉ

4824, chemin de la Côte-des-Neiges,
bureau 301, Montréal (Québec), H3V 1G4
www.shpfq.org ou Richard Lougheed :
(514) 482-0086

**Responsables
du Bulletin**

Jean-Louis Lalonde: (514) 733-1783
Alain Gendron: (450) 447-7608